



VISITE AILEE

Appel de l'hôpital de P. : on me demande d'accompagner Mme B., 40 ans, atteinte d'une tumeur au cerveau.

Lors de notre première rencontre, elle me déclare très vite: "Je vais mourir; (puis après une pause et me regardant bien) ma tête est cassée". Elle a déjà du mal à s'exprimer; son monde, son passé, sa vie se perdent ; elle ne peut plus me donner le nom de ses enfants.

A chacune de nos rencontres, je trouve Mme B. occupée avec persévérance à son crochet ; c'était avant pour elle un loisir, c'est maintenant pour elle le moyen de se prouver qu'elle est encore capable de faire quelque chose. Je considère sur la table de nuit, cette rose rouge en crochet dans un vase, puis lors d'une autre visite, la poupée mannequin habillée de crochet blanc, rapportée par la famille. Des petits morceaux de crochet bleu mauve sont destinés à devenir une fleur d'hortensia. Mais en les voyant épars dans sa corbeille à ouvrage, je me fais la réflexion qu'ils ne seront peut-être jamais assemblés. Morceaux de vie... Combien de temps?...

Elle ne me parle pas de ses angoisses, de ses inquiétudes; "cela ne sert à rien d'en parler, ça ne changera rien, c'est comme ça", m'a-t-elle déclaré. Elle m'a redit une autre fois qu'elle allait mourir, c'est bien clair dans sa tête.

Elle est bien entourée par sa famille. Elle me confie qu'avec son mari, ils n'ont pas parlé de sa mort ; une fois, ils sont restés ensemble tous les deux sans pouvoir se parler dans l'émotion intense de cette certitude. Elle ajoute qu'elle-même ne peut pas pleurer ; elle n'a jamais pu, elle ne sait pas pourquoi, elle ne connaît pas les larmes. Quand nous "convertissons", les mots butent, s'entremêlent, se confondent ; elle ne trouve plus ses mots et finit par s'énerver, abandonne...

Ce jour-là, Mme B. a laissé son crochet pour des aiguilles à tricoter. L'aiguille est chargée d'une multitude de points très serrés. Je lui demande ce qu'elle fait. Elle me répond: "Je ne sais pas". Je lui demande si c'est pour elle et c'est la même réponse : "Je ne sais pas". Elle s'était arrêtée de tricoter à mon entrée; je l'invite à continuer son ouvrage ; je la regarde faire : c'est la première aiguillée. Elle a bien du mal à tenir les deux aiguilles, sa main droite en particulier, handicapée, est défaillante dans le geste ; les points sont tellement serrés et denses qu'elle peine à glisser l'aiguille dans la maille. Pour une maille, cela prend un temps fou, après plusieurs tentatives.

Mme B. tricote avec le temps ; chaque point est tellement important; toute sa conscience est focalisée sur une maille

à la fois... Je ne peux m'empêcher de lui proposer un petit coup de main, au moins pour cette première aiguillée. Elle me passe volontiers le tricot. Et me voilà dans mon accompagnement, en train de tenter de saisir les mailles à mon tour; non sans humour, je pense en moi-même : à quoi mène l'accompagnement!... Heureusement, je sais tricoter... Il me faudra une heure quasiment pour venir à bout du rang ; j'abandonne le comptage des points, il y en a trop! Je m'efforce de relâcher les points le plus possible pour lui faciliter la tâche. Pendant ce temps, elle me regarde, dans mes efforts, avec un petit sourire amusé tandis que je commente la difficulté à faire mon rang ; quant à moi, intérieurement, j'ai du respect pour la ténacité de cette femme, je vois mes mains... les siennes... C'est un instant de complicité, dans toute sa simplicité mais c'est aussi l'intensité du moment présent et rien que le moment présent. Leçon... d'humilité, de vie !

L'état de Mme B. se dégrade... On ne la met plus dans son fauteuil. L'hôpital a informé la famille qu'elle devait se préparer. Avant l'une de mes visites, une infirmière me précise que son mari aimerait me rencontrer. Alors que je suis dans la chambre avec elle, on frappe à la porte : Il entre avec l'infirmière ; l'hôpital l'a prévenu de ma présence. Dans la salle des familles, il me raconte la maladie de sa femme, sa souffrance à lui, ce gouffre qui l'attend, sa solitude. Il me donne des précisions sur sa famille, leurs trois enfants.

A la visite suivante, elle ne parle presque plus ; elle peut encore me répondre par "oui " ou "non". Soudain, un mouvement derrière la fenêtre : un pigeon vient de choisir, parmi toutes les fenêtres de l'hôpital, celle de Mme B. Il tient dans son bec une longue brindille. Après s'être posé, il s'envole. Je commente : "Vous avez vu? Vous avez eu une visite : un pigeon est venu vous voir." Elle aussi a perçu le mouvement d'ailes derrière la vitre. Elle fixe l'extérieur. De son lit, elle ne peut voir que le ciel. Je m'approche de la fenêtre. Le pigeon, familier, revient se poser une seconde fois sur le rebord de sa fenêtre; il y laisse sa brindille et s'envole à nouveau. Je précise : "Cette fois, il vous a fait un cadeau... il vous a laissé son rameau...". Elle est très attentive à ce qui se passe. Voilà le pigeon de retour pour la troisième fois. Au fond de moi, je n'en reviens pas! Trois fois de suite, ce n'est pas banal... Il est revenu chercher la brindille qu'il avait déposée, et repart à ses occupations. Nous nous regardons elle et moi ; le fait, aussi anodin semble-t-il, est pour nous chargé de sens. Visite... message ailé...

Mon regard tombe sur les photos de sa famille exposées sur la table de nuit. Je lui propose de les lui montrer. Elle acquiesce de la tête. Je lui raconte lentement les siens, un par un : son mari, elle avec lui, son fils aîné, sa grande fille adolescente, et la petite dernière, celle dont elle a essayé de me parler le plus, y compris le chien qui pose devant sa maison. Je m'appuie sur les éléments que j'ai reçus précédemment de son mari. A chaque photo, je la laisse contempler. Et puis c'est le silence...

Et soudain j'assiste à cette montée en elle, comme une vague, une déferlante qui part du plexus, un grand sanglot qui, de sa poitrine, gagne la gorge ; les larmes lui perlent aux yeux. C'est un grand hoquet qui la secoue... et je me souviens de ce qu'elle m'avait dit, de son impuissance à pleurer. Juste à ce moment, un coup à la porte qui s'ouvre. Son mari entre. Il comprend immédiatement qu'il se passe quelque chose, s'inquiète. Je le rassure. A son apparition, elle s'est tournée vers lui, elle n'a plus d'yeux que pour lui, elle ne dit rien, le regarde intensément ; je n'existe plus pour elle dans cette chambre. Je sens son embarras à lui : "Elle a besoin de vous. Parlez-lui". Étonnée de l'agencement des faits, je laisse ces deux êtres face à face l'un avec l'autre. Le reste leur appartient.

A ma dernière visite, Mme B. ne dit mot, ne bouge plus. Je perçois des larmes au coin de ses yeux fermés. C'est ainsi depuis deux ou trois jours, me confirme l'infirmière. Et je reste près d'elle. Sa main serre très fort une peluche marron, un petit hérisson en crochet.

Quelques jours plus tard, l'hôpital m'informe de son décès. Je ne me pose pas de question. Je sais que je vais aller lui dire un dernier au revoir. Dans la chambre mortuaire de l'hôpital, Mme B. repose. A ses pieds, sur une sellette, quelqu'un a placé la rose rouge en crochet et la poupée mannequin habillée de crochet blanc, et ces objets prennent une signification symbolique étonnante... Je ne suis pas seule : son mari, la maman et une soeur de Mme B. sont déjà assis silencieux. Je reste en présence avec eux. Le silence de la pièce est imprégné d'énergie. Je me décide à partir, mais avant je suis poussée à accomplir un dernier geste pour Mme B. ; m'approchant d'elle, je place ma main au-dessus de sa tête : j'y ressens une énergie intensément dense...

Quand je quitte la famille, les mots sortent d'eux-mêmes: "Elle est toujours avec vous"...

Certes, nous accompagnons, mais nous sommes aussi accompagnés...

Marylène Rolland
Bénévole accompagnante